

**La Vita Alessandrina
(Avant Projet Définitif)**

de
Stéphane Olry

Directeur du Projet
Xavier Marchand

DOSSIER

« La Vita Alessandrina » est d'abord une collection de 366 souvenirs personnels rassemblés dans un éphéméride évoquant un monde levantin en voie de disparition.

C'est aussi une déambulation à l'intérieur d'une Tour de Babel où seraient rassemblés ces souvenirs.

C'est enfin l'évocation de la destruction en un sourire de ce Palais des Rêves Orientaux.

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)

En trois mots

D'abord, j'avais eu le projet d'écrire un spectacle en hommage à Bernard de Zogheb, le dernier membre de la branche maternelle de ma famille demeuré à Alexandrie, et qui est mort le 13 juillet 1999.

En écrivant, j'ai compris que je ne pouvais passer sous silence l'autre branche familiale, liée au Liban, et qu'il me fallait aussi évoquer la figure de mon père qui est mort le 22 décembre 1998.

J'ai été alors amené à retracer les voyages qui m'ont conduit sur les traces de ma famille au Proche-Orient, depuis ma première arrivée à l'aéroport du Caire le matin du dimanche 16 janvier 1994 à 3h30.

Enfin, j'ai suivi dans mes agendas la trace de cette fascination pour le Levant, qui m'a poussé à prendre mes premiers cours d'arabe classique à la mosquée de Paris, le 14 Octobre 1988.

Les autres souvenirs plongeaient encore plus loin, ils n'étaient pas notés dans mes agendas, et remontaient jusqu'à ma petite enfance lorsque ma grand-mère me berçait avec les souvenirs de sa propre enfance en orient : un jardin, un cédrat, un puit, une noria, un âne qui faisait tourner la noria.

Le projet est le compte-rendu de cette recherche dans les racines de mes deux branches familiales, à Beyrouth et à Alexandrie.

Stéphane Olry – Auteur

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)
Quelques précisions historiques et géographiques

Les Echelles du Levant :

A l'origine, les Echelles du Levant étaient les ports où les navires chrétiens avaient le droit de débarquer à l'époque ottomane : Istanbul, Smyrne, Beyrouth, Jaffa, Alexandrie.

Chrétiens ou Juifs d'orient pouvaient en prenant la nationalité française, italienne ou grecque y réclamer justice auprès de leurs consuls respectifs.

Les Levantins :

Le Levantin, en abandonnant sa nationalité d'origine a aussi rompu avec sa propre langue et adoptée celle de sa nouvelle nationalité. On parle français avec ses enfants, anglais au bureau, italien au café, et arabe avec les domestiques. Ainsi, lorsqu'à Alexandrie les panneaux en arabe commencèrent à remplacer les panneaux en caractères latins, certains de ces Levantins s'avouèrent-ils incapables de les lire. Ils étaient devenus des étrangers dans leur propre pays.

Le cosmopolitisme :

Une des caractéristiques du Levant fut de savoir jouer, non sans hypocrisie, avec les barrières séparant les communautés, les confessions, les nationalités, sans jamais transgresser une séparation admise alors par tous.

Au demeurant, nul ne se revendique levantin : on est né dans telle famille et cela suffit à vous définir aux yeux des autres. D'où une distance ou une ironie, souvent manifestée par certains de ces levantins par rapport à leur monde dont ils sentent bien la caducité.

Aujourd'hui

L'Alexandrie décrite par Forster était une ville moderne et cosmopolite séparée du reste de l'Égypte, rurale et arabophone : "Alexandrie, à côté de l'Égypte" disait-on.

Aujourd'hui c'est une mégapole de cinq millions d'habitants où les anciennes calèches à cheval cohabitent avec les minibus et les trente-cinq tonnes. Les jeunes managers des entreprises d'import-export ont des cartes de visites gravées en arabe et en anglais, et les noms des boutiques en français « Petite demoiselle », « Café Délices » disparaissent sous la poussière.

Le Beyrouth décrit par Pierre Benoît dans « La châtelaine du Liban » est à présent une ville arabe, faite de gratte-ciel en parpaings qui couvrent la montagne et la côte comme une banlieue sans fin. Dans une échoppe entre deux immeubles, parfois on rencontre un épicier heureux de vous réciter des vers de Lamartine.

Avant la disparition de ce monde sous les nouvelles constructions qui couvrent le Proche-Orient, nous avons souhaité dresser la nomenclature subjective et parcellaire de ce qui en demeure aujourd'hui dans nos mémoires.

Corine Miret - Documentaliste

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)

Note du Metteur en scène

J'ai déjà eu l'occasion de travailler en 1997 avec Corine Miret et Stéphane Olry à l'occasion d'un spectacle intitulé « Des Voix dans la Maison d'Orient » qu'ils avaient écrit et que j'ai mis en scène. Ils m'ont par la suite raconté les nombreux voyages qu'ils continuèrent à faire au Proche-Orient. Enfin, ils m'ont fait part de leur désir de monter un spectacle à propos de ce monde Levantin en voie de disparition.

La fascination de Stéphane Olry pour le Proche-Orient est liée à ses origines familiales : alexandrines par sa mère et beyrouthine par son père.

Ils me racontèrent leur rencontre avec Bernard de Zogheb, le dernier membre de la branche maternelle demeuré à Alexandrie. Ce vieil homme excentrique avait écrit un opéra intitulé « **La Vita Alessandrina** » qui - sous prétexte de raconter la vie du poète Constantin Cavafy - était une autobiographie de lui-même et de sa société.

Le projet de Stéphane Olry était de monter en France cette Vita Alessandrina qui n'avait jamais été chantée que « a-cappella » par son auteur dans les salons d'Alexandrie.

La mort de Bernard de Zogheb a rendu ce projet caduc.

Il faut savoir par ailleurs que tous ces voyages en Orient furent rythmés par des coups de téléphones de Paris annonçant la dégradation de l'état de santé du père de Stéphane Olry. Ce dernier eut cependant le temps de tourner des images du quartier où son père avait passé son enfance à Beyrouth et de lui montrer avant sa mort.

Il ne restait donc plus de ce passé que quelques enregistrements de Bernard de Zogheb, des films Super-8 tournés là-bas, et 60 petits agendas remplis par Mary de

Zogheb (la mère de Bernard) que ce dernier avait confié à Corine Miret avant sa mort.

En imaginant ces décès successifs, en lisant les manuscrits de Bernard de Zogheb, en observant le travail presque ethnographique que Corine Miret a extrait des diaries de Mary, et en écoutant Stéphane Olry me parler de la fascination de son père (qui était photographe) pour l'observation de la disparition de choses, il m'a paru d'abord que le thème central de leur recherche était le temps. Il me semblait ensuite que le rapport personnel, obsessionnel qu'ils entretenaient avec ce passé m'intéressait plus que leur sujet. Car au fond, la société Levantine n'est pas la première à disparaître, et notre métier n'est pas de tenir la compatibilité des objets caduques, mais de parler à des spectateurs des sujets qui nous tiennent à cœur.

Il m'est alors venu à l'idée de passer commande à Stéphane Olry d'un premier texte recensant 366 souvenirs qu'il garde de ce lien qui le relie au passé levantin de sa famille. Le carnet ainsi constitué devait être l'éphéméride de tous les jours (marqués d'une pierre blanche ou d'une pierre noire) qui ont jalonné sa recherche.

L'écriture a débuté le 1^o novembre 2002. Une contrainte formelle imposait à l'auteur d'écrire 12 souvenirs par jour, sans en retrancher, ajouter, ni les corriger une fois achevée leur rédaction. Elle s'est achevée trente jour et demi plus tard, le 30 novembre de la même année.

J'ai alors pris rendez-vous avec Henry Pittsbury, que j'avais connu quelques années auparavant connu lorsqu'il dirigeait L'American Center à Paris.

Outre ses fonctions au sein de l'association des amis du Festival d'Automne à Paris, et du Fonds Henphil Pillsbury, il se trouve que Henry est architecte de formation. Je voulais lui soumettre le projet que Stéphane, Corine et moi, avions élaborés.

D'emblée, Henry s'avoua fasciné par la saga familiale et par ses fondements immobiliers. Le rendez-vous avait lieu dans

l'appartement de Corine Miret et Stéphane Olry, rue des arquebusiers, dans un immeuble bâti par l'arrière-grand-père Alexandrin de l'auteur, presque exclusivement habité par des descendants de celui-ci. Cette circonstance - ajoutée à la coïncidence de ces deux maisons se faisant face de part et d'autre d'une rivière - m'avait fait imaginer de donner au spectacle que j'envisageais l'aspect d'une construction architecturale. Je voulais bâtir une structure scénique prenant la forme d'une Tour contenant trois cent soixante six chambres où chaque souvenir pourrait se voir illustré. Les spectateurs déambuleront librement dans ses pièces et se constitueront au fil de leur promenade leur vision personnelle du Proche-Orient. La forme de la Tour m'a été inspirée par la récurrence de ce rêve d'une langue universelle transcendant l'histoire, la géographie et la religion qui traverse tous les opéras de Bernard de Zogheb.

Afin de donner de la consistance à cette métaphore de la Tour de Babel, Henry Pillsbury voulait que cette construction demeure éphémère : construite le matin par des techniciens sous les yeux des spectateurs, ses portes seront ouvertes aux visiteurs au coucher du soleil. Les visites dureront toute la nuit, jusqu'au lever du soleil. Invités à sortir de la Tour, les spectateurs assisteront alors à sa destruction.

Henry a accepté immédiatement de collaborer comme architecte à notre projet qu'il trouvait très excitant intellectuellement. Il voulut aussi mettre son expérience du « Found raising » au service de « **La Vita Alessandrina** ».

Les réunions de travail qui ont eu lieu les semaines suivantes avec Henry nous ont permis de tester la faisabilité du projet. Le premier point qu'il fallait éclaircir était de savoir si il était souhaitable de construire 366 espaces distincts. Nous avons donc d'abord détecté au sein de l'Éphéméride du Levant les souvenirs redondants, puis les souvenirs hors sujet, et enfin les souvenirs où figurent les mêmes personnages. Ce travail préliminaire nous a permis de définir (entre autre) un espace informel situé autour de la Tour que nous avons appelé

« Le souk des souvenirs impertinents » que traversera le spectateur, mais aussi une série de salles décrites dans un texte que Stéphane Olry a intitulé « Nomenclature des salles imaginaires ».

Nous avons, à la suite de ces séances de travail, validé une première esquisse de la Tour présentée par l'architecte, ainsi que des maquettes des scénographies des salles, et les scénarii illustrant les souvenirs.

Nous avons alors organisé en mars 2002 au Théâtre de la Cité Internationale un réunion APS (Avant Projet Sommaire) réunissant d'une part l'équipe artistique du projet, et d'autre part les partenaires institutionnels pressentis. L'objectif de la réunion était de monter un tour de table financier susceptible de garantir la construction de la Tour dès l'automne 2002, dans les jardins de La Cité Internationale de Paris.

La réunion fut un succès, et les participants à cette réunion Nicole Gautier/Directrice du Théâtre de la Cité internationale, Marie Collin/Directrice artistique du Festival d'Automne, ont fait part immédiatement de leur intention de s'engager dans le projet.

La question du coût du projet et des apports de chacun fut alors abordé.

Il semble aujourd'hui assuré qu'avec le concours des partenaires évoqués plus haut, des quelques institutions pressentie (Aide à la création/DMDTS, Aide à la production/Thécif, Aide de l'ADAMI) ainsi que celui de La DRAC Ile-de-France que nous sollicitons par ce dossier, la Tour pourra être érigée dès l'automne prochain à la Cité Internationale. Le cycle des érections, des visites et des destructions de la Tour se poursuivra , nous l'espérons, dans d'autres villes durant toute la saison 2002-2003.

Xavier Marchand - Directeur du Projet

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)

Note de l'auteur

Le lecteur de la Note de mise en scène est en droit de se demander comment pouvons-nous afficher un tel aplomb quant à la possibilité réelle de monter notre Tour de Babel, d'y accueillir les spectateurs, et de la détruire quotidiennement. Il a à la lecture des lignes précédentes essayé d'évaluer le coût d'une entreprise aussi ambitieuse, envisagé les problèmes de sécurité, et peut-être même doute-il de l'intérêt de donner une importance aussi démesurée à l'évocation de mes souvenirs. Il ne m'appartient pas de répondre à la dernière question ; en revanche je peux assurer mon lecteur que ni le financement, ni la sécurité de la Tour ne peuvent être mis en cause.

Comment, me direz-vous ?

Il est vrai qu'avec le budget dont nous disposons actuellement, nous ne pouvons envisager sérieusement que d'échafauder un étage, et que les escaliers semblent avoir beaucoup de chance d'ouvrir sur du vide.

Ainsi donc, la visite du chantier risque-t-elle de se révéler aussi dangereuse que décevante pour nos visiteurs.

C'est la raison pour laquelle, il nous a semblé préférable d'en demeurer au stade du rêve du projet, et de tenter de faire partager ce rêve à nos spectateurs, plutôt que de le réaliser.

Ainsi donc, comme vous l'avez certainement déjà deviné **La Vita Alessandrina** telle que je l'envisage est un projet de spectacle destiné à demeurer dans cet état.

Stephane Olry - Auteur

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)

Synopsis

Les spectateurs sont conviés à venir assister à la présentation du projet par ses promoteurs.

Ils sont reçus dans une grande pièce où des tables sont disposées en U face à celle où s'assoit l'auteur. Les spectateurs sont invités à s'asseoir autour de la table.

L'auteur (Stéphane Olry) annonce qu'avant de présenter son projet à la commission, il lui faut raconter les circonstances personnelles qui l'ont amené à concevoir ce spectacle sur la mémoire des Levantins. Cette présentation est illustrée par des images cinématographiques tournées à Beyrouth ou à Alexandrie.

L'auteur raconte les doubles origines levantines de sa famille : égyptienne par la branche maternelle et libanaise par la branche paternelle. Il signale que cette double polarité se retrouvait dans les maisons de vacances des deux familles qui se trouvaient des deux côtés de l'embouchure d'une rivière en Bretagne. Il raconte le voyage qui l'a mené en compagnie de Corine Miret pour la première fois à Alexandrie et à Beyrouth. Ces voyages furent ponctués par d'alarmantes nouvelles sur l'état de santé de son père à Paris. Juste avant la mort de son père, l'auteur a eu le temps de lui montrer les images du quartier de Beyrouth où ce dernier avait passé son enfance 60 ans plus tôt.

L'auteur raconte aussi sa rencontre avec un lointain cousin de la branche maternelle de sa famille, Bernard de Zogheb, dernier rejeton de la famille demeuré à Alexandrie. Ce vieil homme excentrique avait écrit un opéra intitulé « **La Vita Alessandrina** » qui – sous prétexte de raconter la vie du poète Constantin Cavafy – était une sorte d'autobiographie de lui-même et de sa société. Bernard de Zogheb ne savait pas écrire la musique, et ne possédait pas parfaitement l'italien qui était cependant à son sens « la langue de l'opéra ». L'opéra était donc écrit en italien macaronique (mélange d'italien,

de français, d'anglais, de grec et d'arabe) et sur des airs de variété internationale. Le projet de l'auteur était de monter en France cet opéra qui n'avait jamais été chanté que « a-cappella » par son auteur dans les salons d'Alexandrie.

On illustre ce projet par des extraits d'opéras, et des dessins de décors dessinés par Bernard de Zogheb.

La mort de Bernard de Zogheb a rendu ce projet caduc.

L'auteur explique alors comment lui est venue l'idée de faire de ce projet un hommage à l'ensemble de l'œuvre lyrique et picturale de son cousin, mais surtout de saluer par ce spectacle, le monde levantin dont Bernard de Zogheb avait été le dernier témoin. Les documents dont il disposait consistaient quelques enregistrements de Bernard de Zogheb, des films Super-8 tournés là-bas, et 60 petits agendas remplis par Mary de Zogheb (la mère de Bernard) que ce dernier avait confié à Corine Miret avant sa mort, et qui sont un témoignage irremplaçable de cette vie alexandrine.

Il laisse alors la parole à Corine Miret qui rend compte des recherches qu'elle a menées dans ces carnets.

A la fin de cet exposé, le Directeur du Projet (Xavier Marchand) prend la parole. Il explique que lorsque le projet lui a été présenté, il avait été très intéressé par tout ce que lui racontaient l'auteur et son épouse, mais que la structure dramatique du projet lui échappait. Il avait donc suggéré à l'auteur de donner un tour plus personnel à l'affaire, et de la raconter de son seul point de vue. Il lui passa donc commande d'un agenda rempli avec les 366 souvenirs qu'il gardait de ce lien qui depuis son enfance le reliait au monde levantin. Le carnet ainsi constitué était l'éphéméride de tous les jours qui jalonnèrent cette recherche.

On projette la banque de donnée informatique grâce à laquelle fut écrit l'Éphéméride.

Le Directeur du Projet annonce que cet Éphéméride du Levant lui a donné la forme du spectacle qu'il se propose de monter.

L'Architecte (Henry Pillsbury) prend la parole à son tour et explique le projet scénographique : une Tour de Babel qui doit

se bâtir en une journée, que les spectateurs pourront visiter après le coucher du soleil et qui sera démolie en grande pompe avant le lever du jour. L'intérieur de cette tour sera constitué de 366 chambres. Dans chacune de ces chambres sera illustré un souvenir de l'auteur. Les spectateurs pourront déambuler librement dans cette tour, et constituer par leur déplacement la dramaturgie qu'ils souhaitent.

L'Auteur explique que cette tour se veut une représentation métaphorique de l'immeuble familial où il habite à Paris, qui fut bâti par son arrière-grand-père de la branche maternelle, celui-là même qui épousa une égyptienne, et n'est habité aujourd'hui que par leurs descendants. La destruction de cette tour de Babel constitue par ailleurs une manière d'évoquer la mémoire de son père photographe qui avait son atelier en face de cet immeuble et qui était fasciné par l'idée du temps et la disparition des choses. Il retrace les derniers jours de ce dernier et les préoccupations métaphysiques (l'apparition du temps dans l'espace, la forme de l'univers, son expansion, sa fin) qui l'obsédèrent sa vie durant.

Le directeur du lieu d'accueil prend la parole en dernier. Il évoque la question du budget : il raconte que lorsque l'Avant-Projet Définitif a été présenté devant une commission rassemblant les principaux bailleurs de fonds, ceux-ci ont été enthousiasmés par le projet, mais se sont avoués que son financement excédait les capacités de leurs organismes respectifs. Qu'en revanche, la Présentation de l'Avant-Projet Définitif leur avait fait passer une soirée passionnante, et que finalement, ils ont suggéré aux promoteurs d'en faire un spectacle. Ce spectacle est celui qui vient d'être présenté devant les spectateurs.

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)
Fiche artistique

Auteur :

Stéphane Olry

Documentaliste :

Corine Miret

Directeur du Projet :

Xavier Marchand

Architecte :

Henry Pillsbury

Design / Scénographie :

Alexandre Chinon

Eclairage :

Sylvie Garot

Images vidéo :

Sabine Massenet

Création :

10 octobre 2002 au Théâtre Garonne à Toulouse

Production :

Lanicolacheur / La Revue Eclair

Production :

Théâtre de la Cité Internationale / Festival d'Automne

Avec l'aide du ministère de la Culture et de la Communication
(DMDTS et DRAC Ile-de-France),
l'aide à la création de THECIF - Région Île-de-France
et le soutien de l'ADAMI.

La compagnie Lanicolacheur est subventionnée par la Ville de Marseille, le
Conseil Général des Bouches-du-Rhône, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur,
le Ministère de la Culture (compagnie conventionnée par la DRAC PACA) »

Site internet :

www.vita-alessandrina.org

La Vita Alessandrina (Avant Projet Définitif)

Notes biographiques

Stéphane OLRY :

Dans les années 80, avec la Compagnie Extincteur il écrit et met en scène des spectacles joués en France et à l'étranger. Il fonde en 1988 La Revue Éclair et organise durant quatre ans des soirées de spectacles de formes brèves présentés dans des théâtres, des centres et des galeries d'art contemporain. Il a écrit en collaboration avec Corine Miret "Des Voix dans la Maison d'Orient" créé dans une mise en scène de Xavier Marchand, puis « Nous avons fait un bon voyage, mais » joué au Théâtre de la Cité Internationale, en province et à l'étranger.

Corine MIRET :

Docteur en pharmacie. Artiste chorégraphique (danse contemporaine et baroque) depuis 1986. Elle a travaillé avec Andy Degroat, Isabelle Cavoit, Christian Bourigault, Francine Lancelot, Ana Yepes, Marie-Geneviève Massé. Depuis 1992, elle réalise et interprète avec Stéphane Olry les "cartes postales vidéo" tournées en Égypte, Jordanie, Palestine, Israël, Chypre, Liban, Syrie, Turquie, Maroc, Allemagne. Ces cartes postales vidéo ont été montrées dans des festivals ainsi que dans des galeries d'art contemporain. Récemment, elle a écrit et interprété avec Stéphane Olry "Des Voix dans la Maison d'Orient" mis en scène par Xavier Marchand, et « Nous avons fait un bon voyage, mais ». Organise depuis 1995 les thés vidéos en collaboration avec Stéphane Olry.

Xavier MARCHAND :

Comédien plusieurs années sous la direction de Claude Régy et Jean-Marie Patte. Metteur en scène depuis 1989, il a monté des spectacles d'après Stéphane Mallarmé, Gertrude Stein, Robert Walser, des textes de Suzanne Joubert, et Dylan Thomas. Il a monté en collaboration avec Olivia Granville le "Kde E" et "Beaucoup de colle" d'après Kurt Schwitters, ainsi que « Prunus Armenica ». Ces spectacles ont été joués en France et à l'étranger. Il a mis en scène « Des Voix dans la Maison d'Orient » de Corine Miret et Stéphane Olry en 1997.

Henry PILLSBURY :

Il co-dirige, avec Barbara WATSON, KING'S FOUNTAIN, unité de conseil à la production (projets artistiques et humanitaires). Co-dirige, avec son frère Philip, le Fonds Henphil Pillsbury. Metteur-en-scène, dramaturg/adaptateur, acteur sous la direction de -- entre autres -- Jacques Baillon, Lynne Meadow, Richard Foreman, Philippe Madral, Simone Benmussa, Henri Ronse, et Pierre Chabert. Récemment il s'est mis en scène dans un récit de James Lord sur Picasso, Stein, et Toklas. Entre 1967 et 1995 Pillsbury était associé à l'American Center à Paris, qu'il a dirigé pendant 18 ans.

Quand soudain, sur les minuits, tu entendras
Le cortège invisible,
Ses musiques singulières et ses voix,
À quoi bon pleurer ton destin qui s'effondre, ton œuvre
Qui a échoué, tes projets
Qui n'étaient que chimères ?
En homme averti de longtemps, en homme courageux,
Fais tes adieux à cette Alexandrie qui s'en va.
Surtout ne t'abuse pas, ne te dis pas que c'était
Un rêve, que ton oreille t'a trompé,
Écarte ces faux espoirs.`
En homme averti de longtemps, en homme courageux,
Digne d'une telle ville,
Approche-toi de la fenêtre sans trembler ;
Écoute avec ton cœur, mais sans
Les prières ni les plaintes des lâches,
Comme un dernier plaisir, les échos,
Les instruments singuliers du cortège mystique
Et fais tes adieux à cette Alexandrie que tu perds.

Constantin Cavafy